

L'ARCHE *Editeur*

Fabrice MELQUIOT

La petite musique de tout le temps

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

La petite musique de tout le temps

Fabrice Melquiot pour France Culture

Tiens, c'est Ferdinand, là-bas. Vous avez vu ? C'est lui. C'est Ferdinand.

Ferdinand et ses 40 ans, les 40 ans de Ferdinand là-bas. Ferdinand n'a plus de métier, il n'a plus de métier depuis qu'il a écrit un livre. Ferdinand a écrit un livre, et un seul, un roman d'amour intitulé *Roman d'amour*. Ferdinand en a vendu des millions d'exemplaires ; et ça lui a rapporté assez de millions de billets de banque pour vivre cent ans sans travailler. Qu'un seul livre puisse le rendre riche, ça l'a rendu malade : migraines et insomnies, parfois un petit eczéma au niveau des genoux. Ferdinand n'écrit plus. Sa fortune amassée dans des coffres abstraits, Ferdinand, pris en traître par le succès, a jeté les

phrases qui restaient au fond d'un lac ; elles y dorment encore et Ferdinand, depuis, marche de longues heures à travers la ville. Muet. Ferdinand marche, il marche et comptabilise les coups de foudre, les coups de bambou, les coups de génie.

C'est bien lui, là-bas, c'est bien moi. Sous la neige fine de décembre. Anorak orange, gants de laine noire, bonnet vert à l'élastique un peu serré, j'ai l'air de n'importe quel homme au milieu de sa vie. Je passe, sans couronne, ni royaume. Je vois une rue et je l'emprunte. Je croise un chien et je le suis. Je remarque une vitrine et je la lèche. Je ne sais pas où je vais ; c'est mon lieu préféré : nulle part. C'est tout moi, ça, c'est tout Ferdinand. J'aime bien parler de moi à la troisième personne du singulier, ça me détend vachement.

Voilà Ferdinand qui pénètre dans l'ascenseur d'une galerie commerciale. Entre le rez-de-chaussée et le sixième étage, Ferdinand joue avec la buée qui sort de sa bouche. Il est seul, comme si les gens n'avaient plus besoin de faire les courses. Arrivé au sixième étage, Ferdinand regarde s'ouvrir et se refermer les portes, il appuie sur le bouton -3 ; pour passer le temps, Ferdinand descend vers le parking en sous-sol. Ferdinand se paie un tour d'ascenseur, comme d'autres s'égaient sur le manège aux petits chevaux de bois. D'une enceinte à peine visible, dans l'angle haut, s'échappe une version easy-listening d'*Une Petite musique de nuit* de Mozart. Ah Mozart, Mozart. La lala lalalalala la lala lalalalalala. C'est son compositeur favori. Génial, Mozart.

C'est en sifflotant que Ferdinand se rend à l'épicerie fine où, remplissant son panier de sardines d'un bout du monde et d'abricots secs de l'autre bout, il s'étonne d'entendre les baffles crachoter *Une petite musique de nuit* de Mozart, dans une orchestration douteuse. Ah Mozart, Mozart. La lala lalalalala la lala lalalalalala. C'est génial, Mozart, même quand c'est arrangé n'importe comment.

Il rentre chez lui sans pouvoir empêcher la ritournelle, lalala lalalalala la lala lalalalalala, il enfle un pyjama rayé, s'attable et déguste sardines et abricots secs.

Puis Ferdinand se jette dans le sofa, allume la télévision, tombe sur une pub pour le Crédit Agricole. Il en reconnaît rapidement le motif musical : *Une petite musique de nuit* de Mozart. Ferdinand sourit. Mozart, Mozart. La lala lalalalala la lala lalalalalala. Mozart, c'est génial, même pour le Crédit Agricole.

La soirée est exemplaire : comme toujours, on aperçoit mille autres possibilités de vies, mais c'est dans celle-ci qu'on est, dans celle-ci qu'on reste. Entre sardines et abricots secs.

Ferdinand a des lubies alimentaires, des phobies aussi, de petites fixations, c'est ça, des fixettes, mais ça va, franchement, c'est dans celle-ci qu'on est, dans celle-ci qu'on reste. Pas le souci de l'argent. Grâce à *Roman d'amour*, on peut partir au ski quand on veut. On peut choisir l'hôtel au pied des pistes. Mais Ferdinand n'aime pas le ski, ni les hôtels, non mais c'est vrai j'ai horreur de ça, horreur. *Roman d'amour*, que ce titre est bête, mais bête. Ferdinand ressasse.

Pour s'endormir, Ferdinand remonte le mécanisme de la boîte à musique posée sur la table de chevet et tiens, mais, mais c'est, ah ben, mais alors ça c'est, Ferdinand s'étonne du la lala lalalalala la lala lalalalalala qui sort du jouet. *Une petite musique de nuit* de Mozart. Je n'avais jamais noté que. Mozart. C'est marrant. J'aurais parié que c'était la *Lettre à Elise* que jouait la. Bon. Y'a des jours comme ça. Génial et bonne nuit.

Pendant qu'il ne dort pas, Ferdinand ouvre les yeux sur le plafond, y voit défiler des phrases entières de *Roman d'amour*.

Elle écarta d'un doigt la mèche blonde qui pendait sur son front et lança à Eduardo : c'est beau, un homme au clair de lune.

Je me dis c'est naze et je m'endors.

Sept heures ; l'œil rond, Ferdinand fixe le radioréveil qui joue, qui joue, mais, mais c'est, ben ouais : *Une petite musique de nuit*. Mozart. Eh ben. Génial, quoi. Mozart. Son morceau favori de son compositeur favori.

Comme chaque jour, Ferdinand n'a pas de métier. Que faire ? Glander où ? Marcher. Comptabiliser. Coup de foudre, coup de bambou, coup de génie. Faire les courses. Mener sa barque de Ferdinand. Il emprunte un ascenseur, pas le même que la veille, un autre, Ferdinand emprunte un autre ascenseur, dans une autre galerie commerciale. Et là ? Rebelote. *Petite musique de nuit*. La lala. Mozart le génie. C'est beau, c'est tellement beau, c'est tellement y'a pas de mots.

C'est en sifflotant que Ferdinand se rend dans une autre épicerie fine, pas la même que la veille, une autre où il gava son panier de fromage corse et de crème anglaise, et bon ben rebelote : s'étonnebaffles crachoter *Petite musique de nuit* de Mozart. La lala. C'est quand même arrangé n'importe comment. N'importe comment. Un massacre. Arrêtez de massacrer mon Mozart.

Il rentre chez lui, la lala lalalalala la lala lalalalalala, pyjama rayé, s'attable, déguste fromage corse crème anglaise, sofa, télévision, pub pour une marque de vêtements : *Petite musique de nuit*, encore.

Autre boîte à musique, parce que Ferdinand en a une petite collection, tiens l'ours, là, l'ours musical, il a une tête à jouer la *Lettre à Elise* l'ours musical,

allez Nounours envoie la musique, eh ben non, non non, la lala lalalalala la lala lalalalalala, okay, Mozart, okay, pas de souci, c'est génial, petite migraine, mais ça va, c'est Mozart, le grand Wolfgang, son favori.

Nuit agitée de la lala Mozart, coupée net par le radioréveil et son la lala Mozart. Je change d'ascenseurlalala la, de galerie commerciale lala, d'épicerie fine lala, rentrant chez moi, lala, j'allume la radio plutôt que la télévision,choisis le singe chef d'orchestre plutôt que l'ours musical, je change de nuit, de rêve, de cauchemar, de radioréveil, la lala. Partout, *Une petite musique de nuit*.

J'adore. Il adore, mais quand même. Quand même, ça fait peur. Mais j'adore, il adore mais il a beau adorer, quand même il a peur. Qu'est-ce que ça veut dire ? Quand un morceau de musique éclate partout. Quand ça éclate comme un tonnerre dans toutes les choses et tous les lieux. C'est comme s'il y avait quelque chose à comprendre. Ne panique pas, Ferdinand.

Laisser tomber l'ascenseur ; prendre l'escalier. Esquiver. Mais là, la lalalalalalala. D'où ça sort ? Non mais d'où ça sort ? Là. Ça sort de là ! Dans l'escalier, Ferdinand croise une jeune fille à lunettes et mèche rose dans ses cheveux bruns, la gamine dégage son téléphone mobile au moment où la marche de Ferdinand devient la sienne, le téléphone sonne et c'est Mozart. Mozart !

S'enfuir. Laisser tomber les courses ; flâner. Eviter les petites enceintes cachées dans les coins. Mais dans le parc municipal, parmi les arbres, quelqu'un a accroché de quoi couvrir le chant des oiseaux. Ferdinand marche et c'est toujours la nuit, la nuit et sa *Petite musique*. Qui parle ? Qui me parle, se demande-t-il ?

Rentrer le soir, ne pas allumer la télévision. S'asseoir dans le canapé, en silence. Penser. Penser à Mozart, à la grande beauté de Mozart, qui n'a pas d'égale. Est-ce que la beauté me parle ? Pourquoi ? Que veut-elle me dire ? Nuit horrible. Migraine, insomnie, eczéma. Ferdinand se récite de longs passages de *Roman d'amour*. Il a débranché le radioréveil. Mais qu'entend-il à cinq heures du matin ? Un coq. Un vrai coq. Exactement comme si le voisin pouvait avoir un coq chez lui. Sauf qu'on ne lui a jamais connu de coq. C'est bel et bien un coq qui réveille Ferdinand ce matin-là. Un coq lançant fièrement son cocorico coricocoricoco cocorico corico. Mozart.

Musique.

Un mois que Ferdinand marche dans la ville, un mois entier, haletant comme dans un film de détective, il rase les murs, le col de son anorak orange remonté jusqu'au narines. Il a coiffé sa tête d'une chapka, pour s'isoler. Les

oiseaux du matin sifflent du Mozart, les trains qui freinent à l'approche de la gare sifflent du Mozart. Ferdinand accélère le pas, instinctivement, dès qu'il reconnaît *Une Petite musique de nuit* ; il tremble, de peur et de froid, les gens qu'il croise sifflent du Mozart, les chiens qu'ils promènent sifflent du Mozart, leurs crottes siffleraient du Mozart si les crottes savaient siffler.

Ferdinand est entré dans un autre moment de son existence. Ferdinand a été un enfant. Coureur d'insectes, écrivain de poèmes, solitaire et timide, bon élève. Ferdinand a été un adolescent. Coureur de jupons, trousseur de chansonnettes, frondeur et révolté, en échec scolaire. Puis il y a eu *Romand'amour*, un succès, la fortune. Tout est devenu flou. Pourquoi Ferdinand entend-il partout la sérénade n°13 en sol majeur, *Eine kleine Nachtmusik*, K525, selon le catalogue dressé par Ludwig von Köchel ? Pourquoi ? Comment la variété infinie des sons de la nature ou des mélodies composées par l'homme échouent-elles dans les mêmes notes, répétées sempiternellement ? La lala lalalalala la lala lalalalalala.

C'est dans un ascenseur jamais emprunté jusque là que la nouvelle vie de Ferdinand s'est déployée, comme un grand papillon de nuit saoulé par la musique.

- PAUL : Quel étage ?
- FERDINAND : N'importe.
- PAULA : N'importe ?
- FERDINAND : N'importe.
- PAULA : Vous aussi, vous ?
- FERDINAND : Quoi ?
- PAULA : Vous entendez ce que j'entends ?
- FERDINAND : Mozart ?
- PAULA : Mozart.
- FERDINAND : Vous êtes poursuivie ?
- PAULA : Poursuivie ?
- FERDINAND : Vous avez la tête de quelqu'un qu'on poursuit.
- PAULA : C'est cette musique.
- FERDINAND : Moi aussi.
- PAULA : Vous aussi ?
- FERDINAND : Moi aussi, partout.
- PAULA : Depuis quand ?
- FERDINAND : Sans doute depuis toujours. Mais j'ai réalisé il y a un mois.
- PAULA : Moi, ça fait un an que je cours.
- FERDINAND : Un an ? C'est long, un an.
- PAULA : J'en connais qui courent depuis dix ans.
- FERDINAND : Dix ans ? C'est comme ça dans tous les pays du monde pour tous les habitants du monde ?
- PAULA : Tous.

- FERDINAND : Tous ?
- PAULA : Il paraît qu'il y a un endroit où on ne l'entend plus.
- FERDINAND : Où ça ?
- PAULA : Une île.
- FERDINAND : Une île.
- PAULA : Une île.
- FERDINAND : Quelle île ?
- PAULA : Elle n'est répertoriée sur aucune carte. On l'appelle *L'Île d'Ignace*. Il paraît que sur cette île, on n'entend plus *Une petite musique de nuit*. Très peu de gens ont réussi à l'atteindre.
- FERDINAND : J'aimerais me rendre sur cette île.
- PAULA : Moi aussi.
- FERDINAND : Pourtant, j'adore ce morceau.
- PAULA : Moi aussi.
- FERDINAND : Elle est où, cette île ?
- PAULA : Pour l'atteindre, il faut remporter plusieurs épreuves.
- FERDINAND : Quelles épreuves ?
- PAULA : Nous venons de réussir la première, l'une des plus difficiles.
- FERDINAND : Ah bon.
- PAULA : Première épreuve : tomber amoureux sans s'en rendre compte.
- FERDINAND : Quoi ?
- PAULA : Tomber amoureux, en ayant l'air de faire autre chose.
- FERDINAND : Qui est tombé amoureux ?
- PAULA : Vous et moi.
- FERDINAND : Ah bon ?
- PAULA : Je vous remercie de nous avoir permis de remporter la première épreuve.
- FERDINAND : Je vous remercie de m'avoir permis de réaliser que nous venions de tomber amoureux.
- PAULA : Ça fait un an que j'essaie, sans y parvenir. Il est normal que j'aie sur la question davantage de clairvoyance. La difficulté étant de se ménager pour soi-même la surprise, puisque c'est la condition pour remporter l'épreuve. Il n'est pas donné de réaliser sans réaliser.
- FERDINAND : Je vous aime.
- PAULA : Moi aussi.
- FERDINAND : Partons.
- PAULA : Nous vivrons heureux sur l'île.
- FERDINAND : Je n'en peux plus.
- PAULA : Pourtant, c'est mon compositeur favori.
- FERDINAND : Personne n'aime Mozart autant que moi.
- PAULA : C'est quoi, la deuxième épreuve ?

La femme dans l'ascenseur, c'est Paula. Vous la voyez ? C'est elle. C'est Paula.

Paula et ses 40 ans. Paula n'a plus de métier depuis qu'elle a chanté une chanson. Paula a écrit une chanson et une seule, une chanson d'amour intitulé *Chanson d'amour*. Paula en a vendu des millions d'exemplaires. Ça lui a rapporté assez de millions de billets de banque pour vivre cent ans sans travailler ; ça l'a rendue malade, elle en eu des vertiges et des maux de ventre, parfois un petit psoriasis au niveau du cou. Paula ne chante plus. Sa fortune amassée dans des coffres abstraits, Paula, prise en traître par le succès, a jeté les paroles et la musique qui restaient au fond d'une poubelle ; elles y dorment encore. Paula court. Pour échapper à la petite musique de tout le temps.

Musique.

Ferdinand ne quitte plus Paula ; il court avec elle sous les parapluies d'une ville qui n'était pas la ville où ils se trouvaient avant d'entrer dans l'ascenseur, ils courent main dans la main dans une ville inconnue, une ville du Nord, peut-être une ville de Scandinavie, une ville sans doute plus proche de *L'île d'Ignace* ; ils courent parmi les chevelures hirsutes des citoyens, se faufilent entre les gorilles à l'entrée des boutiques, cherchent refuge dans les cabines d'essayage, dans le local à vélos des immeubles, sous la moquette des hôtels. Mais partout, Il les rattrape. Lui. Le Grand Lui. Partout, *Une petite musique de nuit* éclate comme un ballon trop gonflé ; sur les répondeurs téléphoniques, dans les tea-rooms, sur les ondes FM, dans le sifflet des promeneurs. Partout.

- PAULA: Deuxième épreuve. Pour la remporter, il faut avoir été un enfant génial.
- FERDINAND : Génial dans quel sens ?
- PAULA : Génial dans le sens de génie. Comme Lui. Un prodige.
- FERDINAND : Mais j'étais pas un génie moi, enfant. J'étais un enfant normal avec des aptitudes et des empêchements.
- PAULA : Quelles aptitudes ?
- FERDINAND : J'adorais cuisiner, il paraît. J'étais plutôt bon en français. Je faisais des origamis super. Voilà. Et toi, toi t'as pas été une enfant géniale ?
- PAULA : Comme si c'était donné à tout le monde.
- FERDINAND : C'est ça, c'est exactement ça.
- PAULA : Quoi ?
- FERDINAND : On n'a qu'à partir du principe que tous les enfants sont géniaux.
- PAULA : Comment ça ?
- FERDINAND : Tous les enfants sont géniaux.
- PAULA : Tous les enfants ne sont pas Mozart.

- FERDINAND : Les principes sont les causes premières. Posons le génie chez l'enfant comme raisonnement de départ. Mozart était un prodige de la musique parce qu'il était génial, il était un génie parce qu'il était un enfant.
- PAULA : Si ça nous permet de remporter la deuxième épreuve, je veux bien tenter le coup.
- FERDINAND : Tous les enfants sont géniaux. Tous. Quand on nous interrogera, on répondra avec aplomb : mais voyons, mon cher, ma chère, tous les enfants sont géniaux. C'est un principe aussi connu que la Limite et l'illimité.
- PAULA : Parfois, il suffit d'asséner une formule avec un mélange de fermeté et de décontraction pour que ça devienne une vérité absolue.

C'est comme ça que Paula et moi, on se convainc qu'on appartient l'un et l'autre à la grande famille des enfants géniaux. On ferme les yeux, on espère ensemble que cela suffira à nous transporter ailleurs. Ailleurs. Plus près de l'Île. L'Île d'Ignace. Et ça marche.

Musique.

- PAULA: Où sommes-nous ?
- FERDINAND : C'est pas Tokyo ?
- PAULA : Taiwan, non ?
- FERDINAND : Hong-Kong ?
- PAULA : Je dirais Pékin.
- FERDINAND : Qu'est-ce qu'on fait là ?
- PAULA : Troisième épreuve : c'est le Quizz.
- FERDINAND : Le quizz ?
- PAULA : Le fameux Quizz.
- FERDINAND : Ah bon, il est fameux ?
- PAULA : Le Quizz Mozart.
- FERDINAND : On n'a qu'à chercher sur Internet les réponses aux questions.
- PAULA : On n'a pas le droit.
- FERDINAND : J'ai pas révisé mon histoire de Mozart, moi.
- PAULA : Il faudrait qu'on trouve quelqu'un d'incollable qui réponde à notre place.
- FERDINAND : C'est pas en Corée du Nord qu'on va trouver un spécialiste de Mozart.
- PAULA : Ah bon c'est la Corée du Nord ?
- FERDINAND : Qu'est-ce que j'en sais.

Un homme à petites lunettes cerclées de noir et aux longues mains tatouées s'approche d'eux, dans un bar de cette ville d'Asie impossible à identifier. Il les salue d'un coup de tête, leur demande : *speakeenglish* ?

- *Yes I do.* Répond Ferdinand. Je me débrouille.

L'homme aux mains tatouées murmure en jetant des coups d'œil de côté : moi, j'ai couru pendant trois ans pour lui échapper. Il répète : *threeyears*. Il leur raconte comment il avait rencontré Tan Winnie, comment avec elle il avait remporté la première épreuve du jeu, comment ensemble ils avaient compris que le génie était un principe enfantin, et puis comment elle l'avait quitté pour un autre à l'aube de la troisième épreuve, l'abandonnant à Mozart et l'éternité de la Sérénade n°13. Il erre depuis, disqualifié, dans les rues de Singapour.

- **PAULA** : Ah c'est Singapour, Ferdinand ! Singapour !

Il ajoute modestement : *I know everything about Mozart. Everything. I can help you. Myname is Soon Hong.*

Dans son costume de providence, l'homme aux mains tatouées se concentre.

- **FERDINAND** : Qui pose les questions ?

- **PAULA** : C'est l'étape la plus difficile du Quizz : il faut d'abord deviner les questions pour trouver les réponses.

Soon Hong siffle sa bière d'un trait. Il frotte ses mains tatouées l'une contre l'autre et ferme les yeux. Un long soliloque commence, un inventaire de questions et réponses :

° Lieu de naissance de Mozart / Salzbourg.

° Réponse plus précise exigée / au 9 de la Getreidegasse.

° Date de naissance / 27 janvier 1756

° Lieu, date et causes du décès / Mozart meurt le 5 décembre 1791, à l'âge de trente-cinq ans, à Vienne, Autriche. On ignore précisément de quoi il est mort. Hémorragie cérébrale, fièvre rhumatismale, grippe, obésité, insuffisance rénale. Lucien Karhausen, chercheur et psychiatre germanique a cité près de cent-quarante causes possibles de la mort de Mozart.

° Qui a formé Mozart ? / Son père.

° Prénom du père / Léopold.

° Epouse de Mozart / Constanze Weber. Ils eurent six enfants. Seuls deux survécurent.

° Quel opéra Mozart écrit-il la même année qu'*Une petite musique de nuit* ? / *Don Giovanni*, en 1787.

Pendant près de trois heures, l'homme aux mains tatouées déploie son savoir comme une toile peinte où Mozart apparaît, dans ses méandres et ses lumières, ses zones d'ombre et sa légende. Du bout des lèvres, il susurre

enfin : c'est terminé, *Schluss, that's it*. Vous avez gagné. Vous allez disparaître. Et moi je vais continuer à marcher en passant d'une petite musique à l'autre. C'est comme ça. Un jour, peut-être, je retrouverai Tan Winnie. L'Asie est le plus agréable et le plus désagréable endroit du monde. Je n'ai plus qu'à être le plus heureux et le plus malheureux. Adieu. Bonne chance pour les deux dernières épreuves.

Musique.

- FERDINAND : C'est quoi, cet endroit ?
- PAULA : Le désert.
- FERDINAND : Quel désert ?
- PAULA : Un désert c'est un désert.
- FERDINAND : On n'est peut-être pas obligés d'aller jusqu'à l'Île. Ici, on a aucune chance d'entendre *Une petite musique de nuit*.
- PAULA : On va vivre de quoi ?
- FERDINAND : D'amour.
- PAULA : Et pour l'eau fraîche, on fait comment ?
- FERDINAND : On trouvera bien un bédouin sympathique qui nous indiquera le chemin d'une oasis.

La providence n'abandonne pas ses agneaux. Sur la ligne d'horizon, Ferdinand aperçoit bientôt un bédouin chevauchant son dromadaire. Ferdinand lance un cri, le bédouin l'entend. Eperonnant sa bête, le voilà qui approche. Paula retire son gilet et le noue autour de son front pour s'abriter du soleil. Elle regarde Ferdinand et elle se sent forte. Elle le suit, lui qui suit le bédouin à qui il a demandé la route de l'oasis la plus proche. Il est très sympathique, ce bédouin, souriant, serviable, et ça tombe assez mal, puisque la quatrième épreuve consiste à voler un animal à son propriétaire.

- FERDINAND : Quoi ?
- PAULA : C'est la quatrième épreuve.
- FERDINAND : On ne va pas voler le dromadaire de ce sympathique bédouin.
- PAULA : Je n'ai pas dit qu'il fallait lui voler son dromadaire. Je t'annonce simplement que la quatrième épreuve consiste à voler un animal à son propriétaire.
- FERDINAND : C'est pas comme si on avait le choix.
- PAULA : On va peut-être trouver une autre solution. Restons optimistes, Ferdinand.
- FERDINAND : Tu as raison, Paula, il faut croire à notre chance : une crapule peut se pointer avec un fennec en laisse. En attendant, bivouaquons sous les étoiles.

Aux abords de la nuit, le bédouin sympathique allume un feu. Il sort de son sac de cuir une pita et du fromage blanc emballé dans du papier kraft. Il tend sa gourde d'eau et partage ses vivres. C'est un homme bon. Pas question de lui piquer son dromadaire.

- FERDINAND : C'est délicieux, hein.
- PAULA : Quand on a faim, on mange.
- FERDINAND : Ce type est formidable.
- PAULA : On risque de rester coincés là un moment.
- FERDINAND : On a de l'eau pour se laver. Des palmiers pour s'abriter du soleil. On apprendra à chasser.
- PAULA : Chasser quoi ?
- FERDINAND : Le stress.

Alors le bédouin sympathique sort de son sac de cuir sagasba, une flûte taillée dans un roseau. Et il commence à jouer. Et qu'est-ce qu'il joue, cet abruti de bédouin sympathique ? *Une petite musique de nuit*, dans une version chaoui assez déroutante. Ferdinand et Paula n'en croient pas leurs oreilles. Le bédouin joue très bien de la gasba, Ferdinand et Paula se forcent à sourire puisque le bédouin sourit en jouant, et dans son sourire il y a quelque chose du genre ah ça vous en bouche un coin hein ; et il joue, il jouera toute la soirée, jusqu'au milieu de la nuit.

- FERDINAND : Mes tympans hurlent à la mort.
- PAULA : Pendant qu'il jouait, mes oreilles me suppliaient de les remplir de sable.
- FERDINAND : On n'aime plus Mozart.
- PAULA : Quelle horreur oh non.
- FERDINAND : Le bédouin s'est endormi.
- PAULA : Tu l'assommes ?
- FERDINAND : Avec quoi ?
- PAULA : Sa gourde.
- FERDINAND : Ça lui apprendra à nous provoquer.

Ferdinand saisit la gourde du bédouin sympathique mais mélomane. Ferdinand brandit la gourde dans la nuit ensablée, il est si loin de ce qu'il était il y a encore quelques jours, il frappe. Il frappe le bédouin en plein front. Et puis il attrape sa gasba, la flûte en roseau, là, il l'attrape et crac, il la pète en deux. Fini, Mozart sur la dune. Cours, Paula. Monte sur ce dromadaire, dépêche-toi, il a peut-être des frères cachés dans les buissons, ce bédouin.

- FERDINAND : Fonce, Paula, fonce !
- PAULA : Dans quelle direction ?
- FERDINAND : Quelle importance, puisqu'on est en train de remporter la quatrième épreuve !
- FERDINAND : On va encore se retrouver n'importe où.

- PAULA : Galope !

Ferdinand et Paula s'enfoncent dans les brumes de ce jeu de massacre, cette partie d'échecs qu'ils jouent avec Amadeus, avec eux-mêmes, personne et tout le monde. Ils survolent les grandes villes autour du globe, sur les ailes d'un oiseau invisible, peut-être un tapis volant. Ils sentent monter des cinq continents cent versions différentes d'*Une petite musique de nuit*. Une version électroacoustique interprétée par une guitare désaccordée et deux claviers mal tempérés, une version hard-métal balkanique fendue à la hache par deux moustachus, une version manga-pop balancée par cinq Japonais surexcités, une version klezmer avec ajout de paroles en yiddish scandées par un albinos, une version rock FM australien pour longues virées dans le Bush, une version magistrale au pipeau par Marc-Antoine, sept ans.

On traverse des nuits aussi noires que du chocolat amer. De temps en temps, pour ne pas oublier qu'on s'aime, on s'embrasse, on s'enlace, on échange des mots d'amour du genre :

- PAULA : Je suis bien dans l'impasse de tes coudes.
- FERDINAND : Tu es l'extrémité sud de tous mes gestes.
- PAULA : Chaque seconde sème en secret ton nom sur les choses.
- FERDINAND : Tu déferles sur chaque fleur et dans toutes les maisons.
- PAULA : Toi, tu es tous les petits bouts de papier où j'écris les choses à ne pas oublier.

Musique.

Ferdinand et Paula. Vous les voyez ? Ils sont là. Parmi vous. Le dromadaire est resté en coulisses, pour des raisons de sécurité. Ferdinand et Paula. C'est nous. On est là. En chair et en os. Pour la quatrième et dernière épreuve.

- FERDINAND : Paula, qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait un concert.
- PAULA : Oui, ça ressemble à un concert dans une salle de concert.
- FERDINAND : Il y a un orchestre.
- PAULA : Oui.
- FERDINAND : Il y a des enfants.
- PAULA : Ouioui.
- FERDINAND : Et des adultes.
- PAULA : Oui ouioui.
- FERDINAND : Qu'est-ce qu'on fait là ? (à un musicien) Bonjour Monsieur. Ça va ? Vous jouez quoi ?
- UN MUSICIEN : *Une petite musique de nuit.*

- PAULA: *Une petite musique de nuit* ? Ah bon, sans blague. Ah oui non c'est sûr c'est un bon morceau. Magnifique, magnifique. Pas vrai, Ferdinand ?
- FERDINAND : Génial.
- PAULA : On adore Mozart.
- FERDINAND : Ah oui on est fans.
- UN MUSICIEN : Ça tombe bien, il est là.
- PAULA : Il est là ?
- FERDINAND : C'est-à-dire ?

Un homme apparaît, à la chevelure grise et au teint vert. Il porte une redingote poussiéreuse sur un tee-shirt *I love Vienna* au cœur défraîchi. C'est Mozart.

- PAULA : Mozart comment ça Mozart ?

Willkommen, unter meinen Freunden ! Bienvenue sur l'île d'Ignace, l'île de mon ami Ignace Joseph Pleyel. Ignace est un compositeur moins génial que moi mais un génial fabricant de pianos, alors je le pardonne. Il a la gentillesse de m'héberger dans ce lieu. C'est une île, convenez-en. Un des rares endroits où ma musique est ce qu'elle est, où elle est ce qu'elle doit être, où elle est juste pour être, être ce que je voulais qu'elle soit, vous comprenez ?

- PAULA: Y'a pas la plage.

Je vous félicite d'être arrivés jusqu'à nous, poursuit Wolfgang Amadeus Mozart. Comme vous pouvez le constater, vous n'êtes pas les seuls. Grâce à vous, tout le monde ici est tombé amoureux, tout le monde s'est souvenu de l'enfant génial qu'il a été, tout le monde a gagné au Quizz, tout le monde a volé un dromadaire.

- PAULA: Ne le prenez pas mal, Monsieur Mozart, on vous adore, mais on nous avait parlé d'une île où l'on n'entendrait plus la *Petite musique de nuit*. Où l'on ne serait plus pourchassés.
- FERDINAND : Parceque vous nous avez un tout petit peu pourchassés, Paula et moi, Monsieur Mozart, sans vouloir vous manquer de respect.

S'armant du sourire de celui qui sait tout, Mozart rétorque à Paula et Ferdinand : ce n'est pas moi qui vous pourchasse. Mais les ascenseurs avec leurs hauts et leurs bas, le Crédit Agricole et les pubs pour la publicité, l'armée des joujoux manufacturés, les coqs qui se prennent pour des imitateurs qui se prennent pour des coqs, la télévision et le manque d'imagination télévisée, les remixes dans un monde de remixes qui remixe des remixes. Ce long serpent qui se mord la queue. Moi, j'ai écrit de la grande musique. C'est tout. Et il ajoute avec un clin d'œil : je suis heureux d'avoir composé la chanson d'amour du roman d'amour de Ferdinand et Paula.

- FERDINAND : Je crois qu'on s'est fait arnaquer.
- PAULA : On s'est complètement fait arnaquer.
- FERDINAND : Y'a pas la plage.
- PAULA : C'est pas une île.
- FERDINAND : C'est la salle Pleyel.
- PAULA : L'Île d'Ignace, tu parles.
- FERDINAND : Je savais même pas que Pleyel avait un prénom.
- PAULA : C'est un orchestre philharmonique, est-ce que tu te rends compte que c'est un orchestre philharmonique, Ferdinand ?
- FERDINAND : C'est Mozart, non mais tu réalises que c'est Mozart ?
- PAULA : Je n'ai jamais entendu *Une petite musique de nuit* interprétée par un orchestre philharmonique.
- FERDINAND : Moi non plus.
- PAULA : C'est beau, des musiciens bien habillés.
- FERDINAND : C'est comme s'ils avaient rendez-vous avec la musique.

Souriant toujours, Mozart nous prend par la main. Il a une jolie petite main. C'est la main de Mozart, je la serre dans la mienne, c'est dingue. Mozart nous accompagne jusqu'à nos sièges. Asseyez-vous. Merci d'avoir tout fait pour échapper au massacre de ma musique ; merci d'avoir choisi d'être parmi mes invités. Qu'est-ce qu'il est sympa, ce Wolfgang. Moi, je fixe sa jolie petite main. Et puis il nous invite à écouter. Ne pensez à rien d'autre, Ferdinand. Fermez les yeux, Paula. Oubliez tout ce qu'il faut oublier. Laissez le monde bredouiller, bégayer, s'abrutir. Vous vous aimez, c'est une chance. Mes notes de musique aussi. Elles s'aiment follement. Aimez-vous follement. Comme les vagues.

- FERDINAND : Je suis bien dans l'impasse de tes coudes.
- PAULA : Tu es l'extrémité sud de tous mes gestes.
- FERDINAND : Chaque seconde sème en secret ton nom sur les choses.
- PAULA : Tu déferles sur chaque fleur et dans toutes les maisons.
- FERDINAND : Toi, tu es tous les petits bouts de papier où j'écris les choses à ne pas oublier.
- PAULA : Tu es ma petite musique de nuit, entêtante, magnifique, inconnue, fascinante.
- FERDINAND : Tu es ma petite musique de nuit, ensorcelante, ordinaire, sauvage, exaltante.
- PAULA : Tu es ma petite musique de tout le temps.
- FERDINAND : Tu es ma petite musique de tout le temps.
- PAULA : Les gens qui s'aiment ont tous en eux une musique qui fait qu'ils s'aiment encore plus.
- FERDINAND : Ça donne de la force et de la force il en faut.
- PAULA : Ça donne de la joie et de la joie on en a bien besoin.
- FERDINAND : Des fois, ça fait accélérer le pas, des fois le ralentir.

- PAULA : Ça berce, ça réveille.
- FERDINAND : Ça bouleverse.
- PAULA : Ça fait voyager vers des pays inconnus.
- FERDINAND : Ça rappelle des trucs.
- PAULA : Ça provoque des choses.
- FERDINAND : Ça invente des instants.
- PAULA : On a couru, couru, couru en pensant qu'on s'enfuyait.
- FERDINAND : On ne savait pas qu'on avait rendez-vous.
- PAULA : Ecoute.
- FERDINAND : Ferme les yeux. Suspendons les épées.

Musique.